

TOUS LES JEUDIS

16
PAGES

L'EPATANT

PRIX PROVISOIRE
30
cent.

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

ABONNEMENTS } Paris et Départements : un an, 15 francs ; six mois 8 francs.
} Etranger : Un an, 20 francs ; six mois 11 francs.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 268-10.

LE MARTYRE D'ACHILLE COSTAUD



Quand le chien et Achille parviennent en bas, ils passent par-dessus la boule de cuivre et vont faire un atterrissage des plus soignés.

LOCATION



« Cet appartement me plaît assez, dit-il au sympathique chevalier du cordon qui me l'avait fait visiter, et je ne vois point d'inconvénient à vous signer séance tenante l'acte de location. — Je suis aux ordres de monsieur le propriétaire locataire, répondit dignement le concierge, mais auparavant un devoir élémentaire s'impose à moi, lequel consiste à ne rien laisser



ignorer à monsieur des habitudes de la maison. D'abord, continua le concierge, en soulevant respectueusement sa calotte grecque, notre propriétaire ne tolère dans notre immeuble ni femme, ni enfant, ni chien, ni chat, ni oiseau, ni piano... — Je n'ai rien de toute cette ménagerie, répondit-il...



Et poursuivait le concierge, tandis qu'un violent tumulte s'élevait dans la maison, tumulte causé par une dispute éternelle entre un chien, un chat, auxquels un perroquet donnait à son tour la réplique, le propriétaire a bien raison, car voyez en quel état se trouvent, si tous les locataires possédaient chiens et chats... Flammes ne serait plus tenable... c'est déjà suffisant d'avoir en pension ici le chien de notre propriétaire, à cause des rats,



mon chat à cause des souris, et mon perroquet, pour m'aider dans mes délicates fonctions... » A ce moment, notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'un quatuor de loupiots dont le chef de file tenait à la main une lettre. « Papa, dit cet enfant devant le concierge, on m'a dit à l'artise de septième une lettre pressée qui est arrivée d'avant-hier... »



« Ce sont mes quatre enfants, expliqua le concierge... ce sont les seuls de la maison que notre propriétaire tolère, à cause des petits services qu'ils lui rendent... pour monter ses journaux, chercher ses cigares, etc... etc... » Tout à coup un placage formidable d'accords sur un piano qui faisait de son mieux pour ne point paraître poussif et fit entendre, auquel répondit aussitôt un bruit de verre cassé... C'étaient les



carreaux de la loge dont le bruit occasionné par le piano avait terminé la carrière... « C'est ma fille qui étudie pour la conservatoire, répliqua le concierge avec orgueil... écoutez d'ailleurs... si on ne dirait pas un vrai trémblement de terre... Elle me dit, ma fille, pronostiqua le père... et c'est le seul piano de la maison... »



Par conséquent, je tirai un cigare de mon étui; soudain le concierge, qui depuis un instant surveillait mes mouvements, bondit sur moi et, tandis que j'allumais le cigare, me l'arracha et le jeta dehors... « J'avais oublié de vous dire aussi que le propriétaire ne tolérera pas d'autre fumée que celle de notre immeuble... — Ex prout? dit-il à mon tour... le propriétaire autorise-t-il?... Vous même devez prouver... tous les concierges présents... c'est dans leurs honneurs... — Non,



monieur, répliqua le concierge, personne ne prie dans la maison, ni moi-même, ni mon épouse, le propriétaire l'a défendu... à cause des rouilles qui pourraient salir l'escalier... — Alors, fit-il en prenant congé du concierge, je regrette, mais je ne puis emménager ici, car j'ai pour principe absolu, et c'est la conséquence d'un vœu, de ne jamais louer dans un immeuble dont les concierges ne font point usage de tabac à priser... »



EXPLICATIONS



— Je vois que vous êtes née sur la ligne d'Orion.
— Orion? Orion!!! Ah! Alors, ma pauvre mère, ça ne m'étonne plus si j'en reçois tant de mon mari.

UN DISTRAIT



— Zut! Il commençait à pleuvoir... je ne sais si j'accompagnerai ce cher ami jusqu'au cimetière.



— Docteur, ça me sonne dans les oreilles, j'entends comme un gros bourdon. Que dois-je faire?
— Enlevez votre cheval.

NATURELLEMENT



— On faut-il porter les 50.000 francs avec lesquels le zéro est sorti? Aux profits et pertes?
— Non, inscrivez-les aux comptes courants.

COLLECTION D'AVENTURES

La plus intéressante, la plus variée, la moins chère.

Vient de paraître :

BRULHEIM, LE COLOSSE ROUX

Quinzième volume de la série intitulée : LES AVENTURES DE COUCOU

LE VOLUME : 0 fr. 40. En vente partout.

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 55, adressée à l'Administration de L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris (X). Aucun envoi contre remboursement.



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le yacht *Velléda*, allant de San-Francisco à Honolulu avec son riche propriétaire, Philip Fordell et de nombreux invités, a sombré dans des circonstances inexplicables au large des récifs de Devils-Rock. Une douzaine de personnes ont survécu au désastre, sur lesquelles trois, le capitaine Ellesmere, la soubrette Louise Siebert et le pianiste Barowsky ont été recueillis par le vapeur *Minerva*. Le capitaine du *Minerva* envoie un canal explorer les récifs pour s'assurer qu'aucun naufragé ne s'y trouve. Ellesmere, qui était parti dans l'embarcation, revient seul. Le canal a disparu. Ellesmere est blessé et fou. Le *Minerva* fait route sur San-Francisco où il arrive le lendemain. Ellesmere est transporté à l'hôpital de nuit, où il meurt, empoisonné, la nuit suivante. Louise Siebert est trouvée morte dans le taxi-auto, dans lequel elle avait pris place en débarquant à *Minerva*. Barowsky est découvert, gisant dans un terrain vague, quelques heures plus tard. Le crime fracasse. L'on cherche en vain une piste. Le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, M. Peter Craingsby, est furieux. Les journaux l'accusent de négligence et d'incapacité.

V

Mieux que les autres, les policiers connaissent la grande part que le hasard joue dans notre vie. Peter Craingsby allait le constater une fois de plus.

Neuf jours exactement s'étaient écoulés depuis l'arrivée à San-Francisco du *Minerva*, et, malgré tous les efforts de la police, malgré que la banque Fordell eût fait annoncer qu'elle verserait cent mille dollars à qui pourrait lui donner des détails permettant d'élucider le mystère qui entourait la fin du *Velléda*, rien n'était venu annoncer que l'on pourrait un jour résoudre l'Enigme Rouge.

De l'avis général, le *Velléda* avait sombré à la suite d'une explosion de chaudières. Les suppositions s'arrêtaient là. Un cutter de l'administration des douanes américaines s'était rendu sur le Devils Rock et en avait visité les moindres recoins. Il n'y avait trouvé aucune trace humaine.

Si les naufragés du *Velléda* — en admettant qu'il en existât encore — s'étaient réfugiés quelque part, ce n'était pas sur les lugubres rochers.

Toutes choses qui n'empêchaient pas les journaux de continuer leurs récriminations.

M. Peter Craingsby, s'il n'était pas d'une intelligence extraordinaire, ne manquait pas de bon sens. Et, qualités appréciables, il possédait une énergie et surtout une ténacité, une opiniâtreté — certains disaient un entêtement ! — que rien ne pouvait rebuter. Il continuait donc à s'occuper de ce que lui aussi appelait l'Enigme Rouge.

Et, un matin, le matin du dixième jour qui suivit le retour du *Minerva*, le

sous-chef de la Sûreté de San-Francisco crut bien qu'il touchait au but !

Dans son courrier, une lettre, écrite au moyen de caractères découpés dans un journal et patiemment assemblés et collés sur un papier d'emballage, le fit tressailler.

Elle était ainsi conçue :

Le banquier Philip Fordell n'a pas péri dans le naufrage du *Velléda*. Il est actuellement à San-Francisco, séquestré par son frère Francis Fordell, dans la cave à champagne de Benicia House. Se hâter si l'on veut le délivrer, et surtout agir secrètement : Francis Fordell est capable de tuer son frère plutôt que de le laisser libérer. Francis Fordell est gardien à Benicia House.

Un ami de la Vérité.

M. Peter Craingsby avait lu cette courte missive avec un sourire sarcastique aux lèvres. Il savait le peu de cas qu'il fallait faire des lettres anonymes. Il savait aussi que certaines d'entre elles sont véridiques et ne les écartait jamais à priori.

— Un ami de la vérité ! murmura-t-il entre ses dents après avoir relu la lettre. C'est-à-dire un gaillard qui se venge ! Nous allons voir cela ! Si le poulet n'est pas l'œuvre d'un farceur, je tiens ma revanche !

Quant à ces mandats journalistes, je veux être pendu s'ils savent quelque chose ! Une fois que tout sera terminé, nous les renseignerons !

En quelques minutes, Peter Craingsby eut terminé d'examiner son courrier, lequel ne contenait, d'ailleurs, rien de bien intéressant. Et, ayant donné à son secrétaire ses ordres pour la journée, il s'en fut chez M. James Mollescott, le chef de la Sûreté.

— Cette lettre ? grommela Mollescott, après avoir regardé dédaigneusement les quelques lignes que lui tendait son subordonné. Une blague, Craingsby ! Et je ne m'étonnerais pas qu'elle vienne de vos bons amis, les journalistes. Remarquez que les mots sont composés avec des lettres découpées dans un journal... dans le *San-Francisco Daily Eagle*, me semble-t-il, d'après le papier. Peu importe, d'ailleurs.

— Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends : le riche banquier Philip Fordell n'était pas un modèle d'affection fraternelle.

Il possédait un frère, Francis Fordell, qui n'a pas réussi. Un honnête homme. Francis Fordell avait monté une usine de produits chimiques pour l'agriculture. Il constata, un jour, que ces produits étaient nocifs et que les végétaux cultivés avec son engrais étaient mauvais pour la santé. Personne que lui ne s'en était avisé. Et son affaire marchait merveilleusement. Eh bien, d'un jour à l'autre, il ferma son

usine et annonça que ses produits ne valaient rien !

Or, son frère Philip avait fourni une partie des capitaux, qui, d'ailleurs, lui avaient été largement remboursés par les bénéfices qu'il avait touchés. N'importe, Philip ne pardonna jamais à Francis ce qu'il appelait son imbécillité humanitaire...

Il refusa de l'aider à monter une autre affaire. Francis Fordell tomba dans la misère, nul ne se souciait de faire quelque chose avec un homme que son propre frère abandonnait. Mme Francis Fordell mourut de privations. Francis Fordell resta seul dans une misérable chambre avec sa jeune fille Edith.

Philip Fordell eut peut-être un remords ? Peut-être craignit-il que sa dureté envers son frère nuisît à ses affaires ? C'est un homme très fort, ou plutôt c'était. Enfin, il offrit généreusement à son frère une place de gardien de son magnifique château de Benicia !

Je ne sais pas ce que Francis pensa. Mais il accepta : sa jeune fille, en effet, languissait et menaçait de mourir de consomption. Il y a deux ans de cela !

Et voilà l'homme que l'on accuse de séquestrer Philip Fordell ? C'est risible ! Francis Fordell est un individu fier. Je l'ai vu il y a quelques mois... Il ne vit que pour sa fille ! Lui, séquestrer son frère ? Ce n'est que drôle !

— Je ne trouve pas, moi ! contesta Craingsby, qui avait pour habitude de n'être jamais de l'avis de son chef. (Il considérait M. James Mollescott comme un pauvre d'esprit, et, par conséquent, se devait à lui-même, lui qui était intelligent, de prendre le contrepied de ce qu'il disait.) Non. Je ne trouve pas, chef ! L'homme le plus fort, le plus faible, le plus vide trouve des forces lorsqu'il s'agit de se venger !

— Pourquoi aurait-il attendu tant de temps ? Et surtout pourquoi se serait-il vengé après que son frère, somme toute, s'est montré bon pour lui ! Car rien n'obligeait Philip Fordell à le recueillir !

— Des théories, cela, chef ! permettez-moi de vous le dire. Il se peut que Francis Fordell ait simplement attendu l'occasion et qu'elle ne se soit présentée que maintenant !

— Nous pourrions discuter longtemps là-dessus ! coupa M. James Mollescott, non sans bon sens. Le plus simple est d'y aller voir ! Allez-y ! Et puissiez-vous réussir !

— Cela ne dépend pas de moi, chef !... Mais il faut tout tenter ! conclut Craingsby, heureux d'avoir obtenu l'autorisation qu'il désirait.

Benicia est situé au fond de l'immense rade de San-Francisco, sur la rive nord d'une sorte de cheval faisant communiquer la baie de San-Pablo à celle de San-Francisco.

Comme beaucoup de petites villes de la banlieue de la capitale de la Californie, Benicia compte de nombreuses résidences de millionnaires. Parmi celles-ci, la plus belle, la plus princière — pour employer un adjectif cher aux Américains — était sans contredit Benicia-House : un véritable palais de marbre blanc composé d'un corps de bâtiment de style grec flanqué, de chaque côté, d'ailes surmontées de terrasses à balustrades, et construit au sommet d'une colline dominant la baie.

Une grille monumentale, en fer forgé, encastrée dans le haut mur d'enceinte permettait d'y accéder. Sur le côté, un peu en arrière de cette grille, était érigé le logement du gardien, un petit pavillon à un étage, en briques à chaînes de pierre.

Lorsque M. Peter Craingsby arriva, accompagné de trois détectives bien armés, miss Edith Fordell, une jeune fille blonde paraissant environ dix-huit ans et revêtue d'une petite robe de cotonnade très simple, était étendue dans un fauteuil de toile, à quelques pas de la porte du pavillon.

A la vue des quatre hommes, elle se leva et s'avança à leur rencontre.

— M. Francis Fordell est ici? demanda Peter Craingsby, après avoir poliment salué.

Malgré sa dureté professionnelle, il se sentait pris de pitié à la vue de cette jeune fille à l'air si doux et si gracieux.

— Je crois qu'il est à la maison... il vérifie l'inventaire, parce que, vous savez... n'est-ce pas?... l'on craint que mon oncle n'ait... péri... dans la catastrophe...

— Oui. Nous savons l'coupable sous-chef de la Sûreté de San-Francisco. Nous sommes justement chargés de perquisitionner chez M. Philip Fordell, miss!

— Ah!... Voulez-vous que je fasse appeler mon père?

— Non, C'est inutile. Je vous prierai même de ne pas bouger d'ici avec ce gentleman, miss, vous aurez ensuite l'explication! fit Craingsby avec un tel ton que la malheureuse jeune fille, en un éclair, comprit ou plutôt devina une partie de la vérité, et resta sans voix, les yeux agrandis par l'angoisse.

(A suivre.)

JOSÉ MOSELLI

Demandez partout, dimanche prochain, le numéro 3 de

LE FILM COMPLET
mon Ciné

qui publie :

LE MIRACLE

Roman-Ciné complet.

Le numéro : 25 centimes.

Envoi franco contre la somme de 6 fr. 30, adressée à l'Administration du FILM COMPLET, 3, rue de Rivoli, Paris (Xe).
Abonn. envoi contre remboursement.

L'INFERNALE MARQUISE. — XXVIII.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — La marquise Braccini, dame d'honneur d'Anne de Beaujeu, qui conspire contre sa maîtresse avec le duc d'Orléans, est attaquée par des rousiers. Mais deux gentilshommes, Robert d'Orville et l'Ecosais Mac-Clélan, mettent les agresseurs en fuite. Plus tard, dans une hôtellerie, la marquise tente d'empoisonner ses sauveurs, afin de supprimer des témoins gênants. Mais ceux-ci échappent à la mort et arrivent à la cour où Louis XI les fait cacher. Une nuit, le roi remet à d'Orville son testament afin que le jeune homme le porte secrètement à Paris chez le président du Parlement. Mais de son appartement situé au-dessus de la chambre royale, la marquise Braccini entend et voit tout grâce à une ouverture ménagée dans le plafond. Son nain Rocanor préviendrait les conjurés. A Montoire, les chemins de Robert et de Mac-Clélan sont déviés par un certain Pierre de Chauray. Les voyageurs perdent ainsi un temps précieux. A la nuit, de Chauray, qui les accompagne, leur propose d'aller demander l'hospitalité dans un château voisin. Les trois hommes arrivent au château de la Moussardière où ils sont reçus avec urbanité. Dans la nuit, M. de Téréns et ses partisans attaquent le baron d'Orville.



« Aux épées! cria de Téréns, aux épées! Cet homme est un véritable démon!... » Ses compagnons n'en doutaient plus à présent, car Robert, frappant d'estoc et de taille, faisait une terrible besogne; déjà trois de ses adversaires étaient tombés sous ses coups; instinctivement les autres reculèrent vers le corridor, car au milieu de cette obscurité, ils ne savaient où atteindre leur ennemi. D'un terrible coup de pommeau, le baron d'Orville assomma l'un des retardataires, puis, d'un violent coup de pied, il repoussa les battants de la porte. La seconde suivante, il en poussa les verrous. D'épouvantables vociférations s'élevaient du corridor lui

provenant aussitôt que ses adversaires avaient compris sa manœuvre. « Enfoncez la porte! huria de Téréns, il ne faut pas qu'il nous échappe. — Bon, murmura Robert, l'huile est solide, j'ai quelques minutes devant moi. » En conséquence, il se mettait en devoir de renforcer l'obstacle en accumulant devant, tous les meubles garnissant la pièce lorsque, soudain, un bruit léger frappa son oreille. Se retournant vivement, il entrevit une silhouette humaine debout derrière sa fenêtre. Un homme était là qui se tenait sur le rebord de pierre courant tout le long de la façade du château.



La première pensée du jeune homme fut qu'un autre groupe d'ennemis allait surgir de ce côté et, l'épée haute, il se rua vers la croisée avec l'intention bien arrêtée de précipiter le premier assaillant dans la cour. Mais comme il manœuvrait le battant de la fenêtre, une voix bien connue, celle de Richard, lui parvint. En effet c'était bien le vieil Ecosais qui était là, cramponné d'une main à la barre d'appui. « Holà, mon ami Robert, fit-il à mi-voix, ne me reconnaissez-vous point? Je suis le sire de Mac-Clélan. — C'est le ciel qui vous envoie, riposta le baron. A nous deux, nous allons tailler de la besogne à ces coquins. — Il ne s'agit pas de combattre mais de fuir, riposta l'autre. Ecoutez, ils sont plus de trente et nous ne

saurions en venir à bout. » Robert eut un geste désespéré. Il était tombé dans un guet-apens, il ne le comprenait que trop! « Ah! c'en est fait de moi, gronda-t-il, je suis désespéré. — J'étais bien sûr m'apercevoir qu'il se passait ici des choses pas ordinaires, poursuivait cependant l'Ecosais. L'intendant mentait lorsqu'il parlait de charrette rentrant de la ville tandis que nous dinions, car je n'avais vu que des cavaliers; aussi, au lieu de me coucher, fis-je le guet derrière ma porte. C'est ainsi que je vis vos ennemis se diriger vers votre appartement. Ma première pensée fut de leur tomber dessus par derrière, mais je réfléchis que mieux valait essayer de nous sauver.



« Alors, cheminant le long du rebord de pierre de la façade, je suis venu jusqu'à vous. Maintenant décampez, ami Robert, sinon ces drôles vont enfoncer la porte. En effet, sous les attaques furieuses des assaillants on entendait craquer les poutres de chêne. « Vous avez raison, fit d'Orville, mais où aller? — Suivez-moi. Résolument, le baron enjamba la croisée; l'instant d'après son compagnon et lui se risquaient sur l'étroit chemin emprunté par le sire de Mac-Clélan. Le passage n'aurait à peine quelques centimètres et il fallait avancer avec précaution, le dos collé à la muraille. Au-dessous, c'était le pavé de la cour sur lequel on se serait infailliblement brisé en cas de chute. Durant les quelques minutes que dura le parcours, Robert, en dépit de tout son courage, sentait une sueur d'angoisse perler à ses tempes. Il

se disait que s'il lui arrivait malheur, le testament de Louis XI tomberait fatalement aux mains de ses ennemis. Au reste, c'était bien certainement ce document dont les malandrins voulaient s'emparer puisqu'ils s'étaient attaqués à lui et non à Mac-Clélan. Enfin on atteignit l'extrémité de la façade; là, se trouvait un toit en pente abritant des greniers, des écuries. Sur un mot de Richard qui déjà s'y engageait, d'Orville le suivit, craignant à chaque seconde de voir les tules céder sous leur poids; bientôt le regard perçant de l'Ecosais distingua l'ouverture carrée d'une lucarne dans laquelle il se laissa glisser en murmurant : « Voilà ce que je cherchais. Attendez, Robert! »

(A suivre.)



RÉSUMÉ
DE CE QUI A PARU

Le capitaine Kermeur, dit Kermeur-Vent-Debout, a accueilli à bord de son navire l'Espérance, ancré à Devonport, un individu qui lui a dit se nommer Després et être poursuivi par de puissants ennemis. Després lui a confié une enveloppe contenant, d'après lui, un terrible secret. Mais, quelques minutes plus tard, Kermeur, s'étant absenté, a retrouvé Després poignardé, mort, dans la cabine où il l'avait laissé. Quant à l'enveloppe, elle a disparu. Kermeur est arrêté comme assassin : la justice prétend que le mort se nomme non pas Després, mais John Slaney. Kermeur, malgré ses protestations d'innocence, est condamné à vingt ans de travaux forcés et transféré au bagne de Hardmoor, dans le comté de Cornwall. Son compagnon de cellule, petit homme d'allure louche, lui propose de s'évader. Kermeur, qui n'a aucune confiance, feint d'entrer dans ses vues. La nuit, le petit homme feint d'être malade, pour aller à l'infirmerie. Deux gardiens accourent. Kermeur les assonime, les bâillonne, les ligote, et fait subir le même sort à son compagnon de cellule. Puis, s'étant affublé de la capote et de la casquette d'un des surveillants, il gagne la cour où règne une brume épaisse. Mais la porte par laquelle il espérait s'enfuir est solide et défie tous les assauts.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSE

V

Donc, impossible d'enfoncer la porte. C'était un fait. Kermeur n'insista pas et, à pas rapides, longea la muraille qui, sur deux côtés, entourait la cour.

Il s'arrêta presque aussitôt, en distinguant, à travers la brume, une lueur clignotante qui se dirigeait vers lui. Il comprit que c'était le falot d'une ronde. Il revint sur ses pas et se plaqua dans le creux de la muraille au fond duquel se trouvait la petite porte qu'il avait renoncé à enfoncer.

Grâce au brouillard, il ne fut pas aperçu. Il vit, à moins de trois mètres de lui, passer les silhouettes des soldats dont le brouillard noyait les contours. Il entendit leurs pas résonner sur le sol, puis décroître. Et il pensa qu'il avait eu de la chance !

Mais il n'oublia pas que les instants étaient précieux. L'absence prolongée des deux surveillants qu'il avait laissés ligotés et bâillonnés dans sa cellule, allait être remarquée. Ce qui ferait tout découvrir. Le fugitif avait quelques minutes devant lui, très peu de minutes.

Il résolut d'escalader la muraille.

Pour tout autre que lui, concevoir ce projet eût été une simple folie. Mais Kermeur était doué de muscles d'acier. Depuis bientôt trente ans qu'il naviguait, il avait appris à grimper.

Seulement, le mur, haut de sept à huit mètres, était lisse comme une ardoise ; l'humidité produite par le brouillard se condensait à sa surface et le rendait encore plus glissant. De plus, les ténèbres étaient complètes. Impossible au fugitif de distinguer les détails de la maçonnerie où il aurait pu s'agripper.

Il essaya, pourtant. Sans succès. Il s'arracha les ongles, faillit se donner une entorse — une vraie ! — et, finalement, après plus de vingt tentatives aussi épuisantes qu'infructueuses, comprit qu'il devait chercher autre chose.

Mais quoi ?

Kermeur-Vent-Debout se le demandait, lorsque, tout proche de lui, le grondement du canon d'alarme retentit. Son évvasion était découverte !

Son calme ne l'abandonna pas. Immobile, il attendit, pour savoir de quel côté viendrait le péril, afin de l'éviter. Car il ne désespérait pas encore.

Autour de lui, à travers la brume, il apercevait de vagues lueurs filtrant à travers les fenêtres et les vasisas des bâtiments dominant la cour.

Non loin de l'entrée principale du bagne, un rectangle de

lumière apparut : c'était la porte du corps de garde qui s'ouvrait.

Quatés par le brouillard, des sons aigres de sifflet retentirent, mêlés à des appels, à des piétinements précipités, à des cliquetis d'armes. De tous côtés, les soldats de garde, réveillés, accouraient à la recherche du fugitif.

— Ils vont me chercher en dedans du pénitencier, et aussi au dehors ! pensa Kermeur dont le calme n'avait jamais été aussi grand.

Tâchons de bien prendre le vent !

Longeant la muraille, il se dirigea hardiment vers le corps de garde qui y était adossé, presque contre la porte principale.

Malgré la brume, il put distinguer plusieurs soldats qui, leurs carabines au poing, galopèrent dans une direction opposée à la sienne. Au risque d'être aperçu, il s'approcha de la bâtisse renfermant le poste de garde, et, s'aidant du tuyau de gouttière, réussit à grimper sur le toit du petit bâtiment. Il était recouvert de zinc, et, avec cela, très incliné et rendu plus glissant par l'humidité.

Kermeur, rampant sur le ventre et sur les genoux, réussit pourtant à atteindre la muraille du bagne à laquelle le corps de garde était adossé. Mais le chaperon du mur était encore à plus de trois mètres plus haut que le toit de la petite bâtisse.

Kermeur, heureusement, constata qu'à moins d'un mètre sur la droite du toit se trouvait un des contreforts de la muraille. Il rampa jusqu'à lui, et utilisant les moindres aspérités et les plus petits creux de la pierre, réussit à se hisser jusqu'au faite de la muraille.

À ce moment, un projecteur s'alluma sur le toit d'un des bâtiments voisins. Son triangle de lumière violette balaya le ciel noir, se posa sur le sol de la cour et, finalement, entoura le fugitif d'un halo éblouissant. Des cris retentirent :

— Le voilà !... Sur le mur !

Des détonations claquèrent soudainement. Kermeur entendit les balles siffler au-dessus de lui.

— Des maladroits ! pensa-t-il.

Et, se laissant pendre par les mains sur le côté extérieur de la muraille, il lâcha prise et tomba, à sept mètres plus bas, sur ses pieds.

Aussitôt redressé, il galopa de toutes ses forces.

Devant lui, c'était la plaine, bosselée çà et là, de petites élévations rocheuses qui ne pouvaient offrir aucun abri, aucune cachette au fugitif.

Et Kermeur n'eut pas franchi deux cents mètres qu'il put entendre derrière lui la course précipitée des soldats et l'abolement rauque des bloodhounds — chiens de chasse spécialement dressés à la recherche des forçats — qui le poursuivaient.

Il concentra toute son énergie dans ses jarrets et réussit à gagner quelques mètres sur ses ennemis. Mais il sentit qu'il n'irait pas bien loin à cette allure.

À travers le brouillard, il put apercevoir les chiens lancés à ses trousses. Deux surtout, plus rapides que les autres, semblaient devoir le rejoindre rapidement.

Il s'arrêta. La capote du surveillant qu'il avait endossée menaçait à chaque pas de le faire tomber et, de plus, ralentissait sa marche.

Vivement, il s'en débarrassa, et, comme les deux chiens allaient se jeter sur lui, il lança sur eux la capote qui, pareille à un épervier, les recouvrit.

Tandis que les bêtes, aveuglées, enragées, essayaient vainement de se dépêtrer et, dans leur affolement, se mordaient furieusement, Kermeur reprit sa course et gagna un peu de terrain.

Ayant atteint le sommet d'une éminence rocheuse, il distingua, à travers la brume, droit devant lui, les cottages entourant la ville de Hardmoor.

Il se dirigea vers eux, dans l'espoir de faire perdre sa trace à ses poursuivants en escaladant une clôture et en se cachant dans quelque jardin.

Espérance bien mince, car les gens de Hardmoor devaient avoir entendu le canon annonçant l'évasion d'un forçat...

Et puis, chiens, surveillants, et soldats le serraient de près. Il est vrai que la brume était très épaisse.

Résolu à lutter jusqu'au bout, Kermeur bondit avec une ardeur farouche. Sur un parcours de plus de trois kilomètres, il réussit, à force d'énergie, à tenir tête aux chiens et aux soldats qui les suivaient.

Enfin, il atteignit les premiers cottages d'Hardmoor. Tous étaient entourés de petits jardins où croissaient de maigres arbres flanqués de massifs bien taillés, mais absolument insuffisants pour servir de cachettes.

Le fugitif, qui entendait résonner derrière lui les pas précipités des soldats et percevait le halètement des chiens, tourna sur sa droite et s'engagea dans une venelle étroite, bordée de maisonnettes... Mais toujours aucun espoir de se dissimuler.

Kermeur, galopant toujours, emboucha plusieurs chemins, traversa deux ou trois larges voies...

Et, au passage, il entendait s'ouvrir des fenêtres, s'échanger

des phrases par lesquelles les paisibles bourgeois d'Hardmoor se demandaient ce qui se passait.

Au détour d'une rue, il aperçut, sur sa gauche, une haute muraille de pierre maille surmontée d'artichaux de fer.

Sans hésiter, il la longea jusqu'à ce qu'il en eût atteint la porte grillée, qu'il se proposait d'escalader. A sa grande surprise, il vit qu'un des battants était entr'ouvert... Il le poussa doucement, et, par prudence, le referma sur lui.

Contre la grille, en dedans de la muraille, il vit un petit pavillon, celui du concierge évidemment. Il se jeta du côté opposé, parmi un fouillis d'arbustes, se demandant si ses poursuivants l'avaient vu.

Il entendit presque aussitôt le grincement des pattes des chiens, le ronflement produit par leur souffle rauque, le claquement du galep des soldats. Tous passèrent sans s'arrêter; la brume avait mis en défaut le flair des bloodhounds.

Prudemment, Kermeur se garda bien de bouger.

Placé ainsi qu'il l'était, contre la muraille, parmi un fouillis d'arbustes, il était invisible des allées du jardin.

Mais il était loin d'être sauvé. Il comprenait bien que ses poursuivants, ne l'apercevant plus, allaient revenir sur leurs pas et deviner qu'il avait dû se cacher dans quelque jardin.

Il ne se trompait pas.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il entendit des aboiements sourds, et des cris par lesquels surveillants et soldats excitaient les chiens. Et, presque en même temps, le son d'un orchestre, tout proche de lui, arriva à ses oreilles.

Tout d'abord, il crut qu'il rêvait, que ses sens surexcités étaient le jouet d'une hallucination. Il écouta. Mais non! c'était bien la réalité. Un orchestre jouait, il jouait même un fox-trot endiablé, un fox-trot tellement bruyant qu'à travers fenêtres et volets fermés ses accords parvenaient jusque dans le jardin.

Les chiens, cependant, continuaient à aboyer. Sans doute sentaient-ils que celui qu'ils poursuivaient était près d'eux, mais sans discerner où exactement.

Kermeur, redoutant de les voir s'arrêter contre la muraille de l'autre côté de laquelle il se trouvait, résolut de s'en éloigner.

Doucement, avec d'innombrables précautions, il se dirigea vers une allée qu'il entrevoyait à travers les arbustes. Écartant légèrement les branchettes devant lui et les retenant pour qu'elles ne produisissent pas le moindre bruit en reprenant leur position naturelle, il avança.

Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'allée, lorsque des crissements de pas sur le sable le firent s'arrêter. Il entendit un bruit de voix... Quelques secondes s'écoulèrent. Les pas se rapprochèrent.

L'anxiété de Kermeur devint de la stupeur, car il distingua soudain, à travers les branches, un couple extraordinaire : deux hommes, dont l'un qui fumait un gros cigare, était revêtu d'un costume de juge anglais, longue robe et perruque, et l'autre portait un uniforme de pirate du XVIII^e siècle, du moins comme nous sommes habitués à nous les représenter : un mouchoir rouge lui ceignait le front. De larges anneaux d'or pendaient aux lobes de ses oreilles. Une chemise de soie entr'ouverte lui recouvrait le torse, et, avec une ceinture soutenant plusieurs énormes pistolets accompagnés de yatagans respectables, des culottes courtes et des souliers à boucles d'argent, formait un ensemble aussi pittoresque qu'inattendu. Une barbe, évidemment postiche, arrivait jusqu'au milieu de sa poitrine.

Les deux étranges individus s'entretenaient gaiement. Kermeur ne put distinguer ce qu'ils se disaient, mais il perçut nettement le bruit d'un éclat de rire.

Une lueur passa dans ses yeux. Il laissa les deux hommes s'éloigner, et, hardiment, déboucha des buissons qui l'environnaient.

L'orchestre — un jazz-band — continuait à jouer plus frénétiquement que jamais.

Les mains dans les poches de son pantalon jaune marqué des infâmes flèches rouges, l'allure désinvolte, Kermeur se dirigea vers le cottage dont il distinguait la masse noire entre les arbres.

Avant de déboucher de l'allée devant la vaste pelouse garnie de massifs de fleurs desséchées par l'hiver, il eut une courte hésitation, et poursuivit son chemin.

Encore quelques pas, et il fut devant le double perron de marbre gris érigé au centre de la façade. Il le gravit et ouvrit un des battants de la porte d'entrée.

Devant lui, il vit une vaste antichambre brillamment éclairée, dans laquelle étaient assis deux laquais en livrée, lesquels, après l'avoir dévisagé avec stupeur, s'écartèrent sans mot dire.

Kermeur passa tranquillement devant eux, et, guidé par les sons de l'orchestre, ouvrit une porte et pénétra dans un vaste salon où plus de cent danseurs et danseuses tournoyaient en cadence.

Et quels danseurs! Quelles danseuses! Il y avait là des officiers du XVIII^e siècle, des amiraux en uniformes rouges, des Puritains en habits noirs, des guerriers de Guillaume le Conquérant, des archers d'Édouard III tels qu'ils étaient à Crécy, des piersrots, des colombines, des solliciteurs à lunettes, des greenmongers — marchands de quatre-saisons — des pêcheurs de la mer du Nord, des policemen de fantaisie... Car, ainsi que Kermeur l'avait deviné, il s'agissait d'un bal masqué.

L'apparition du convict dans le salon provoqua un mouvement de curiosité admirative.

De tous côtés, des exclamations s'entre-croisèrent. Chacun s'extasiait sur l'exactitude du costume du nouveau venu et sur le réalisme de son déguisement.

Kermeur, très à l'aise, s'approcha d'une grande miss à cheveux jaunes, à dents semblables à des touches de piano, qui « faisait tapisserie »; s'inclinant devant elle, il lui

proposait aimablement de lui faire l'honneur de danser avec lui.

La miss — elle pouvait bien avoir quarante ans — tressaillit de plaisir. Son visage couperosé devint violet. Elle se leva, et, s'étant placée en face du nouveau venu, se laissa emporter dans le tourbillonnement général.

Elle dansait comme un âne ivre. Mais Kermeur n'était pas un « as » du fox-trot. Et puis, peu lui importait. Ce qu'il avait voulu, c'était se donner une contenance, afin de pouvoir ressortir et gagner le vestiaire. Aussi fut-ce de bonne grâce que, pendant cinq interminables minutes, il se laissa écraser les orteils par les énormes pieds de sa danseuse.

— Mais qui êtes-vous, monsieur? lui demanda l'Anglaise, tout en se trémoussant. Je ne reconnais pas votre visage! C'est presque à croire que vous en êtes un vrai... de convict! Vous n'habitez pas Hardmoor, sans doute?

— Mais si, miss Constance! assura l'ancien capitaine de l'Espérance. Seulement, je me suis fait grimer par un professeur venu de Londres... C'est lui qui larde les plus grands acteurs de Covent Garden... Et je vois qu'il mérite sa réputation, car personne, ici, ne m'a reconnu! Et pourtant, je suis un de vos voisins!

La grande femme, mise en confiance en s'entendant appeler par son petit nom — à la vérité, Kermeur avait lu ce nom sur l'éventail de nacre que sa partenaire avait posé sur une chaise pour danser avec lui — regarda longuement le fugitif.

— Ah! J'y suis! exclama-t-elle. Vous êtes M. Eugen Flot-



Elle se laissa emporter dans le tourbillonnement général.

sam, de Turnbrigde Wells!... N'est-ce pas? Mais, on vous disait parti pour l'Australie?

— J'en suis revenu! chuchota Kermeur.

— Comment?... Mais il y a à peine un mois que vous êtes parti!

— Je veux dire que je suis revenu de ce projet! corrigea l'ancien capitaine de l'Espérance, sans se troubler. Mais, surtout, pas un mot!

« Je suis persuadé que vous êtes la seule qui serez assez fine et assez observatrice pour me reconnaître! C'est pour cela que — en plus du plaisir que j'ai à danser avec vous — je vous ai demandé de bien vouloir m'accorder un fox-trot. Je me doutais que vous me reconnaîtrez!

— Oui! Je suis assez observatrice! murmura miss Constance, flattée.

— Je vais m'éclipser après cette danse... sans parler à personne! Et je compte sur votre discrétion... Il faut que, jusqu'à la fin du bal, on ignore qui je suis!

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur Flotsam, assura la miss, cependant que Kermeur pensait: « Oui. Je peux compter que, grâce à ton bavardage, ma petite mère, tout le monde, avant dix minutes d'ici, saura que je suis M. Eugen Flotsam, et c'est justement cela que je demande! »

La danse finissait.

— Pas un mot, surtout! chuchota Kermeur en reconduisant sa danseuse à sa chaise.

Elle eut un petit sourire complice, que tout le monde vit, cependant que le prétendu Flotsam fendait les groupes et gagnait le vestiaire.

Deux femmes de chambre, assises parmi les vêtements des invités, attendaient.

— Mon chapeau et mon manteau! demanda le convict, le plus naturellement du monde.

— Vous... vous les voyez, sir? questionna une des servantes.

— Mais oui! Les voilà! fit Kermeur en désignant une ample capote d'officier de marine.

La femme de chambre la lui tendit. Il prit également la casquette galonnée — celle d'un lieutenant de vaisseau — qui allait avec, et, ayant revêtu la capote et coiffé la casquette, sortit.

Par chance, la capote, un peu trop grande pour lui, descendait jusqu'à ses souliers. La nuit et la brume aidant, il pouvait, à la rigueur, faire illusion.

Ayant rapidement traversé le jardin, il arriva devant le petit bâtiment servant de logement au concierge, se fit ouvrir et fut sur la route.

Il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit aboyer un chien. Il reconnut un des bloodhounds du bagne, que suivaient deux hommes montés sur des bicyclettes, des chefs-surveillants.

Le trio s'élança vers lui.

(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN,

SOYEZ DONC COMPLAISANT



L'autre jour sur les midi, midi et demi, à des heures indues où qu'il est pas décent d'éveiller les personnes, on carillonne à grands renforts de godasses dans ma chambre. « Entrez! » que j'écoule avec animosité de m'avoir réveiller comme ça on cerceau. Or, ce n'était que ce gueux de Pituille qui m'gazouilla comme ça d'avec aménité: « T'es pas hontable, feignasse, d'pas être encore débâché, quand il est déjà digestif passé? Quand on pense que t'as l'culot d'prétendre que t'es fatigué et qu'à chaque fois que j'viens t'dégotter, j'te trouve en train d'faire la marmotte. — Bien sûr, fourneau, sans ça, si j'me reposais pas, j'n'rais fatigué comme les camarades. — Voyons, c'est pas tout ça, y doit y avoir un bistrot qui nous attend;

voulez-vous descendre? — Pourquoi faire des condras? J'en ai plein mon pellic! — Oui, hlagueur, et des poils, t'en as plein la main. Allons, diture, qu'y rajoute, j'gare Pituille, r'mue-toi, on va aller prendre un gobelet. » On peut pas peiner un amiche, n'pas? Aussi j'm'ai frusquiné en cinq sec, et d'avant l'comptoir d'un bistrot et en lampant cinq ou six tournées on a causé des affaires. Pituille y s'en plaignait. Lui qu'est tourneur ad'hâtons d'maréchaux et qu'avait vu son miquier prendre une extension considérable après la guerre, avait la douleur de constater que c'était revenu au calme plat.



Ensuite de quoi, moi que j'suis ouvrier en manches pour bras de mer et que j'suis en morte saison, j'ai profité d'mes loisirs pour aller m'déambuler et dans mes pères et migrations j'ai tombé en arrêt au vis-à-vis d'un écriteau où qu'y avait marqué: « Parlez au concierge. » J'ai entré dans la loge d'un espèce de bouff qui raffolait des ribouils. J'ai reculé des croquenots qui encombraient une chaise pour pouvoir m'assise, et j'y ai dit, au gniai: « Hum, s'il pleuvait pas comme vache qui fanquille, y ferait p'lâtre beau temps, pas vrai? » Et ensuite on a causé des dernières élections; et pis d'réparations d'chaussures, pis j'm'ai informé d'la p'tite santé d'sa femme, d'ses loupiaux, d'sa belle-mère et d'toute

sa famille. Ensuite de quoi, quand d'est qu'on a eu épuisé c'sujet d'conversation, on a mis sur l'tapis la question d'Orient et l'guidage des avions dans la brume. Enfin comme la parlotte finissait par languir, l'ohausie m'a dit comme ça: « Mais enfin, monsieur, pourquoi n'posez-vous toutes ces questions? — Moi?... mais pour rien, mon brave, d'autant plus qu'vous savez, moi, au fond, j'm'en fous. Seulement y a sur votre pascarte: « Parlez au concierge », et c'est vous l'porter, ben j'vous parle. Simple complaisance de ma part, d'ailleurs, et j'ai grand tort d'user ma salive piqueuse ça m'a pas l'air de vous faire plaisir. C'est à vous dégouter d'être complaisant! »

LE PIÈGE A LIONS



Raphaël Gengault, le célèbre peintre paysagiste impressionniste, las de tous les motifs que lui offrait la campagne française, avait décidé de franchir la Méditerranée à bord d'un hydravion pour reproduire sur sa toile des levers et couchers de soleil à l'horizon du désert. Certain soir, il donnait le dernier coup de pinceau à une vue du Sahara au crépuscule. « Je viens de créer un chef-d'œuvre! » convenait-il sans

la moindre modestie. Soudain, le rugissement d'un lion de l'Atlas lui fit quitter précipitamment son pinceau. Le fauve, secouant les poils de sa crinière pour en faire tomber les puces, s'avançait vers lui en fouettant l'air de sa queue. « Misère de malheur! se lamentait l'artiste plus mort que vil, je ne vois aucun refuge qui puisse m'abriter contre une attaque du monstre. »



Et il se blottissait devant sa toile en tremblant et s'avouant que c'était un bien fragile rempart... Le roi des animaux, à qui on avait prescrit un régime et qui devait se nourrir exclusivement de viandes blanches, se dirigeait guéule béante vers cette proie qui ne pouvait lui échapper et représentait pour lui un régal de gourmet. A peine le roi du désert avait-il engagé sa tête entre les montants du chevalet, que Raphaël, obéissant à une inspiration subite, saisissait ces montants par

le bas, puis serrant de toutes ses forces, il étranglait le lion comme un vulgaire poulet. Après quoi, il emporta son gibier sur son dos pour le partager avec son hôte, un Arabe coiffé aux enfants des douars. Celui-ci transforma la chair en saucissons de lion, et de la fourrure Raphaël Gengault se fit une superbe descente de lit.



Tout le monde entourait Jack Farmum pour savoir ce que signifiait le départ de ces jockeys inconnus qui montaient des chevaux de son écurie. Le milliardaire, assez embarrassé pour répondre, finit par se décider à prendre un air mystérieux en disant : « Vous allez voir, c'est une révélation, jamais on n'aura assisté à un tel spectacle ! — En tout cas, déclare le commissaire de la Société des Courses qui avait reçu un maître coup de cravache sur la figure, je vous informe que si votre équipe gagne, la course sera annulée de droit, car vos jockeys n'ont pas de licence. — Vous m'embêtez, répliqua simplement le roi du saucisson en lui tournant le dos. J'ai toujours fait ce que bon m'a semblé, et ce n'est pas vous peut-être qui allez vous permettre de me

donner des leçons. » La foule prenait le parti du milliardaire que l'on savait très puissant et les assistants se mirent à l'acclamer. « Nous allons parier gros sur vos chevaux, dit un joueur, et nous ferons la riche affaire. » Farmum ne voulut pas les dissuader et forma d'ailleurs sa table pas à suivre l'exemple général et à se diriger à son tour vers un bookmaker entre les mains de qui il remit un fort paquet de banknotes. Cela fut très remarqué et à partir de ce moment ce devint de la fureur. Sous son hennissement apparent, Farmum était cependant assez inquiet ; il pensait : « Si je perds mon argent, il n'y aura que moitié mal, mais pourvu que les Pieds-Nickelés ne me laissent pas mes chevaux ! »



Les trois compères étaient allés se mettre en ligne. Ils avaient vraiment belle apparence et se tenaient en selle comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie. « Mes amis, déclara Ribouldingue, il s'agit de se couvrir, sinon de pignon, du moins de gloire et m'est avis que rien ne peut nous résister, car nos rivaux font une lèze qui mène à quel point nous les impressionnons. Or, du moment qu'ils ont la pèssse, nous sommes certains de gagner. Ça ne doit pas être difficile d'ailleurs, les concurrents me paraissent avoir des bourrins qui ne sont pas à la hauteur. » Des curieux venaient les admirer et ils prenaient des airs avantageux. Quelques reporters, l'appareil photographique braqué sur eux, les suppliaient de bien vouloir leur accorder des déclarations. Elle-

chard se rendit à leur prière et finit par dire : « Sachez que nous appartenons à une grande famille de Tchecoslovaquie et que depuis notre plus tendre enfance, nous faisons de l'équitation par plaisir et aussi pour gagner des pions. » Le cheval de Croquignol se mit à ruer, pour une raison inconnue, mais probablement parce que les badauds le serraient d'un peu près. « C'est bien fait pour vos guasmes, grogna le Parigot, si vous n'aviez pas fourré vos tasses là où nous cassons nos d'ordinaire sa queue, vous n'auriez pas récolté comme vous venez de le faire. » En effet, plusieurs personnes avaient été projetées à quelque distance par les ruades furieuses de l'animal. Croquignol lui-même eut toutes les peines du monde à se maintenir en selle.



Le commissaire qui avait fait une ultime démarche auprès de Farmum pour empêcher la course vint se couvrir devant les trois amis et dit : « Je vous interdis de prendre le départ ! — T'es pas la parole, lui répliqua Ribouldingue, de quoi tu te mêles, tu feras mieux d'aller à la buvette siroter un verre d'eau sucrée. Ote-toi de là, ou nous te passons sur les boyaux ! » Le fonctionnaire eut le tort de vouloir faire son devoir jusqu'au bout et crut qu'il réussirait à barrer le chemin à lui tout seul. Mal lui en prit, car le starter contrainit par ceux qui l'entouraient de donner le signal du départ d'exécuter. Les jockeys se penchèrent sur les encolures et lâchèrent les chevaux. Ceux-ci prirent le galop aussitôt. « Tant pis pour toi, triple base, s'écria Flochard, tu ne le

plaindras pas de ne pas avoir été averti. Si l'un de vous a quelque chose de fracassé dans la moche anatomie, tu iras trouver un raccommodeur d'objets amochés : avec un peu de colle, il se chargera de te refaire une beauté à peu près présentable ! » Le commissaire roula les quatre fers en l'air et eut le temps de crier : « Je proteste de toute mon énergie, ce sont là des procédés inqualifiables. » Les Pieds-Nickelés se souciaient peu de ces criaileries et ne s'intéressaient qu'à la course qu'ils voulaient gagner à tout prix. « A nous trois, dit Croquignol, nous devons enlever la victoire. Il suffira de barrer la route à ceux qui sont derrière nous. Au prochain obstacle nous saurons nous débarrasser d'eux. »



Ribouldingue exposa brièvement un plan astucieux. Il dit : « Sautez la rivière, et tout de suite après mettons nos chevaux tête à queue, de façon à créer une barrière infranchissable. Le résultat sera immédiat, tous nos concurrents tomberont dans la flotte et nous finirons la course tout seuls. Ils viendront sûrement raler après, mais on s'en fiche d'avance sur leurs lamentations. » Les Pieds-Nickelés hochèrent de satisfaction et se hâtèrent de mettre leur projet à exécution. Le saut de la rivière ne présenta pour eux aucune difficulté et ils se rangèrent ainsi que l'avait indiqué Ribouldingue. Quand les autres jockeys arrivèrent sur l'obstacle, ils ne purent arrêter les chevaux, mais ces derniers, voyant qu'ils ne pourraient atterrir de l'autre côté, se

jetèrent à l'eau tout de suite, expédiant leur cavalier dans l'onde. « Un petit bain d'arçons n'a jamais fait de mal à personne, observa Flochard goguenard, vous en serez quittes pour changer de ligette au pesage dans un instant, les potes ! » Quand les trois amis virent que tout se passait ainsi qu'ils l'avaient prévu, ils donnèrent un coup de cravache à leur monture et repartirent tranquillement. « Dans un fauteuil qu'on va gagner, se désolait Croquignol, c'est pas plus difficile que ça ! on peut toujours y venir pour nous gratter, rien à faire. Maintenant s'agit de récolter le prix de notre habileté. J'espère qu'on va nous servir un cocktail bien tassé, malgré la prohibition de l'alcool ! »



« Ce fut du délire quand les compères arrivèrent au poteau. « Attention, ordonna Ribouldingue, restons unis dans le bonheur comme dans le malheur, on doit arriver tous les trois ensemble. S'il y a quelque chose à licher, on se le partagera, comme les honneurs. » Savamment montés, les trois chevaux étaient en ligne. « Comment voulez-vous qu'on les classe, malgré le comble, il n'y a pas un millimètre de distance entre eux, la course ne peut être qu'annulée. » Cela ne faisait pas l'affaire des gens qui avaient parié sur les Pieds-Nickelés. Un gros bonhomme enthousiaste s'exclama : « N'y a qu'à les classer gagnants, tous trois, ça n'est déjà vu ! — Pas vrai, riposta un autre, ça serait de l'injustice, je n'ai pas parié sur eux et ça me ferait perdre de l'ar-

gent. » Plusieurs parieurs en vinrent aux mains, pendant que la plupart des personnes présentes ne pensaient qu'à acclamer les nouveaux jockeys qui venaient de triompher. Les Pieds-Nickelés savaient les acclamations et envoyaient de gentils bonjours de la main, mais cela changea brusquement car au moment où ils sautaient de cheval, un des jockeys qui était tombé dans l'eau apparut. « Si vous croyez, dit-il, que nous allons accepter une chose pareille, vous vous trompez, cela mérite une vengeance. » Et tout en parlant, il se rua sur Filochard qui était le plus près de lui. Il lui porta un swing sur le nez. « Aïe, aïe, ma mère, se lamenta le pauvre garçon, qu'est-ce qu'il me tombe sur le blair, je suis mouché sans mouchoir. »



Les autres jockeys arrivaient à leur tour de rôle; ils étaient dans un état lamentable : les uns saignaient du nez, les autres avaient leur casaque toute déchirée. Ils ne déclaraient pas et s'étaient armés des engins les plus abracadabrants, car ils voulaient tuer leurs adversaires et ne s'en cachait pas. « Ben, les potes, murmura Croquignol, je crois que le moment serait venu de jouer avec ma matraque la fille de l'air, sans accompagnement de violoncelle. Ces mesures me semblent un peu nourraschéniques. Si nous ne mettons pas entre eux et nous quelques kilomètres, ils vont nous nommer proprement et ça ne trainera pas. » Les jockeys se portaient résolument à l'attaque. Ribouldingue ne tergiversa pas longtemps, il employa les grands moyens et prenant

le cigare dont on venait de lui faire cadeau, il le planta vivement au postérieur de son cheval. L'animal ressentant une douleur effroyable se mit à ruer et envoya les premiers des jockeys à plusieurs mètres de là. Les gens affolés s'écartaient. Filochard sauta sur l'animal et invita ses amis à en faire autant. Ils suivirent ce conseil et les trois compères se trouvèrent sur la même manure lancés à toute vitesse que l'hippogrome. « Si ça continue toujours ainsi, fit Ribouldingue, il y aura du bon, mais si jamais on cessera de nous de ne plus avancer, on sera vite rejoint par ces jockeys qui m'ont l'air de ne pas nous porter dans leur cœur et qui certainement ne se contenteront pas de nous infliger une râclée. C'est la mort sans phrase, à mon humble avis, »



Le cheval était affolé et n'obéissait plus au mors. Il allait droit devant lui et se trouvant face à une barrière, il s'éleva pour sauter. « Ce coup-ci, soupira Ribouldingue, nous sommes par terre. Trop veinards si nous nous en tirons avec une patte cassée. » A leur grande stupéfaction, l'animal accompli le saut sans effort apparent et retomba de l'autre côté avec légèreté. « J'ai eu chaud, annonça Filochard, voilà une bête qui connaît son affaire, je propose de lui donner un piquet d'honneur si elle nous mène à bon port. — Hélas ! s'exclama Croquignol, j'ai bien peur que nos exploits ne soient promptement terminés, voyez plutôt devant vous, les enfants ! » Il désignait un tramway électrique qui venait à toute vitesse sur une route qui coupait

leur chemin à angle droit et il paraissait difficile d'éviter la collision. « Je pense, grognait Ribouldingue, que nous pouvons nous dire un éternel adieu, à moins qu'on ne se rejoive dans l'autre monde. Ah ! là ! là ! quelle marmelade ça va faire ! » Le conducteur du tramway était un homme de sang-froid et il serra les freins, mais il ne put rien empêcher et pendant que le cheval tamponné allait s'abattre en fort pitoyable état un peu plus loin, les Pieds-Nickelés se trouvaient lancés sur le toit du véhicule. Ils ne se rendaient pas compte d'ailleurs dans quelles conditions exaspérées ils échappaient ainsi à la mort. « Le temps est beau, la mer est calme, observa Filochard que la secousse abrutissait sérieusement.



Le conducteur du tramway allé avait complètement arrêté son véhicule. Il était certain de retrouver ceux qu'il pressait pour des jockeys véritables en fort pitoyable état. « Je n'en pas regarder, dit-il en se frottant péniblement sur le toit, je vais être obligé de ramasser leurs débris, on l'a toujours eu une sainte horreur du sang. » Les Pieds-Nickelés se remettaient de leurs émotions et s'assuraient qu'ils n'avaient rien de cassé. « Après celle-là, pouffa Ribouldingue, on peut lier l'échelle, nous sommes venus et l'honneur de notre mort n'était pas encore inscrite au grand livre du destin. Pour ma part, j'ai senti passer le petit vent de la canarde qui n'a rien de commun avec celui du nord cher aux Parisiens les soirs d'été. Mais ce n'est pas tout, il faut nous

redresser car je présume que l'on ne va pas renoncer à nous poursuivre et que dans cinq minutes nous aurons à nos trousses les gendarmes qui veulent nous faire un mauvais parti. Ce tram a l'air de s'être arrêté, ne perdons pas de temps et descendons ! » Le conducteur arriva en cet instant sur le toit et poussa un cri de stupeur. « Comment, dit-il, vous n'êtes pas mort ! Eh bien, vous pouvez vous vanter d'avoir la peau solide. — On est bâti à chaux et à sable, répliqua Filochard, mais, mon ami, où vas-tu donc paître ? — Je rentrais au dépôt, déclara le bonhomme, la voiture est vide. — Surtout, ne vas pas courir, s'exclama Ribouldingue, on te payera, mais tu vas nous ramener à Chicago ! »

(À suivre.)



Au vu des lettres de recommandation dont nous étions porteurs, le directeur de l'asile d'aliénés de Wilmington nous fit une réception charmante.

— Votre qualité de médecins, qui fait de vous trois mes confrères, messieurs, nous dit-il, achève de vous valoir mon entière sympathie. Est-ce l'établissement lui-même, que vous désirez visiter, ou bien mes pensionnaires que vous voulez approcher?

— Etablissement et pensionnaires, monsieur le directeur.

Notre hôte s'inclina gracieusement et, sans autre formalité, nous promena de corridor en escalier, de cour en chambre, multipliant les explications de nature à satisfaire notre curiosité, appuyant sur les détails qui tendaient à prouver que l'asile était construit de la façon la plus commode et la plus rationnelle.

— A mes sous, maintenant, sourit-il. La section des furieux est là, sur notre gauche; elle comprend une douzaine de cellules matelassées devant lesquelles nous passerons sans nous arrêter, pour ne pas exciter les malheureux qui les habitent.

Effectivement, à peine les déments nous aperçurent-ils par le grillage dominant sur le couloir où nous avançons à la file indienne, qu'ils poussèrent d'horribles vociférations entrecoupées de reproches et de menaces. Le directeur, qui ouvrait la marche, tourna bientôt le loquet d'une grosse porte que nous fûmes bien contents de franchir. Les cris allèrent diminuant dès que la porte fut refermée et ils s'éteignirent tout à fait comme nous arrivions devant un préau aussi long que large, peuplé de gens aux allures bizarres, comiques et pitoyables.

— Ceci est la section des maniaques, expliqua notre guide. Ce petit vieillard que vous voyez au premier plan s'applique à éviter que les voisins ne le touchent, car il se figure être de verre et croit qu'il se briserait au moindre choc. Cet homme qui rit silencieusement dans son coin à la folie des nombres, il additionne mentalement, soustrait, multiplie et divise du matin au soir, et il tombe dans le ravissement chaque fois que le résultat de ses opérations se termine par un zéro. Ce bossu, agenouillé près du pilier de bois, a une toute autre folie : il a débaptisé les gens et les objets et s'est créé un langage qu'il est seul à comprendre. Pour demander si l'on a vu son chapeau, il dira par exemple : « Avez-vous cire ma confiture ? » Il est la risée de ses compagnons...

Le directeur en était là de ses expli-

cations lorsqu'un homme au masque énergique passa près de nous, s'arrêta pour nous considérer, puis nous cria :

— Méfiez-vous ! Si ça saute, vous ne direz toujours pas que je ne vous ai point avertis !

— Il a raison, articula sans sourciller le directeur, méfions-nous, messieurs, reculons, reculons.

Lorsque nous eûmes reculé de quelques pas, l'homme hocha la tête d'un air satisfait puis, nous tournant le dos, il ne s'occupa plus de nous.

— Ce pauvre diable a une histoire qui tient de la fantasmagorie, fit à mi-voix le directeur, et vous comprendrez qu'il soit dans l'état misérable où vous le voyez quand je vous l'aurai dit.

Il s'appelle Jack Riedling et il était, il n'y a pas dix ans, l'un des ingénieurs les plus distingués de Baltimore.

Inventeur d'une machine à forer qui permettait de pousser les sondages à plusieurs milles de profondeur, même à travers les roches les plus dures, sans changer de perceur, il avait refusé les offres cependant magnifiques de la Standard Oil Company qui est, vous le savez, le premier trust du monde pour l'exploitation des puits de pétrole. Jack Riedling entendait profiter lui-même de son invention, ce qui, entre nous, était assez légitime.

Seulement, vous le savez encore, le métier de chercheur de pétrole est un rude métier. Le précieux liquide se cache à des profondeurs inouïes, et lorsqu'on fore un puits on n'est pas du tout sûr d'aboutir à des résultats. Il n'est même pas rare de forer pour rien en pleine région pétrolière, et les spécialistes comptent qu'il faut effectuer cinq sondages en moyenne, chacun d'eux étant d'un kilomètre et plus, pour atteindre un réservoir souterrain d'huile minérale. Ceci vous montre comment il a fallu souvent hasarder des millions avant de recueillir une goutte de pétrole. Ce jeu de loterie ne plait pas à tout le monde, et Jack Riedling, malgré son invention mirifique, fut longtemps avant de trouver les capitaux nécessaires aux fouilles qu'il se promettait d'effectuer du côté de San Juanico. Encore, les trois capitalistes qu'il réussit à émonvoir ne lui avancèrent-ils que cent mille dollars chacun, une misère, messieurs, eu égard aux dépenses que l'ingénieur pouvait être obligé d'engager.

Nanti de cet argent et d'un outillage aussi réduit que possible, Jack Riedling partit un beau matin pour la Californie

avec ses deux fils, George et Andrew, respectivement âgés de vingt-trois et de vingt et un ans. C'étaient deux gaillards taillés sur le modèle du père, intelligents, solides et ne regardant pas à la peine. Les voilà propriétaires de cent hectares de terrain; ils s'installent je veux dire qu'ils montent pièce à pièce l'échafaudage métallique destiné à recevoir les poulies où s'enroulera le câble d'acier au bout duquel on fixera le fameux perceur. Six mois de labeur ininterrompu sont nécessaires à cet ouvrage de précision et de force.

Le forage commença dans d'excellentes conditions. Le sol, relativement tendre, se laissait traverser par la sonde. Cela dura bien six cents mètres. Et puis, on trouva la roche; le perceur en vint à bout moins vite que Jack Riedling l'avait

espéré. Sous la roche était de l'eau, il fallut introduire à cette profondeur des tuyaux de fer, et je ne sais si vous vous représentez, messieurs, la difficulté d'une telle besogne. Les trois hommes y parvinrent, mais, exténués à la suite de tant d'efforts, ils durent embaucher des ouvriers et se contenter de les surveiller. L'ouvrage n'avancait plus qu'avec une extrême lenteur, la sonde était maintenant à mille quatre cents mètres et le perceur, de nouveau, ralentissait son effort à cause du granit qui ne se laissait entamer que brève à brève.

Les ouvriers ne cachaient pas qu'ils doutaient du succès de l'entreprise. Ils avaient foré bien d'autres puits mais jamais à cette profondeur-là pour commencer. Comme ils savaient que le patron n'était pas des plus riches, ils l'abandonnèrent, un lendemain de paye, sans lui dire adieu. Jack Riedling commençait aussi à douter.

— Encore huit jours et nous partions, dit-il à ses fils.

Ceux-ci acquiescèrent et grimperent dans l'échafaudage pour graisser les poulies, tandis que le père, à l'écart, fixerait un perceur de rechange.

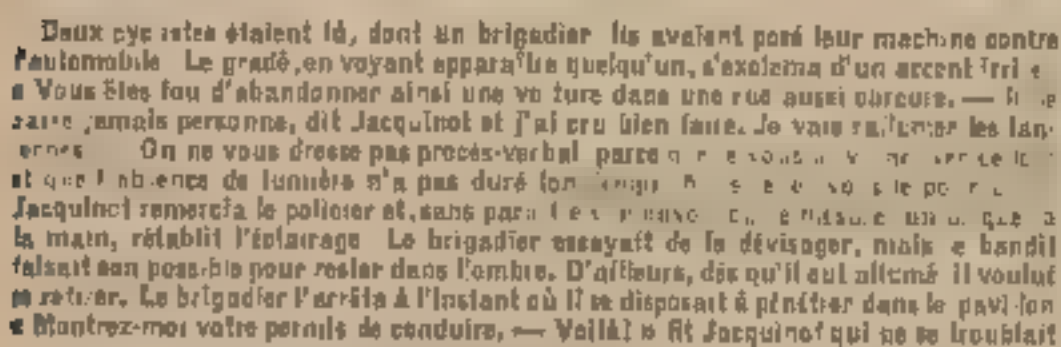
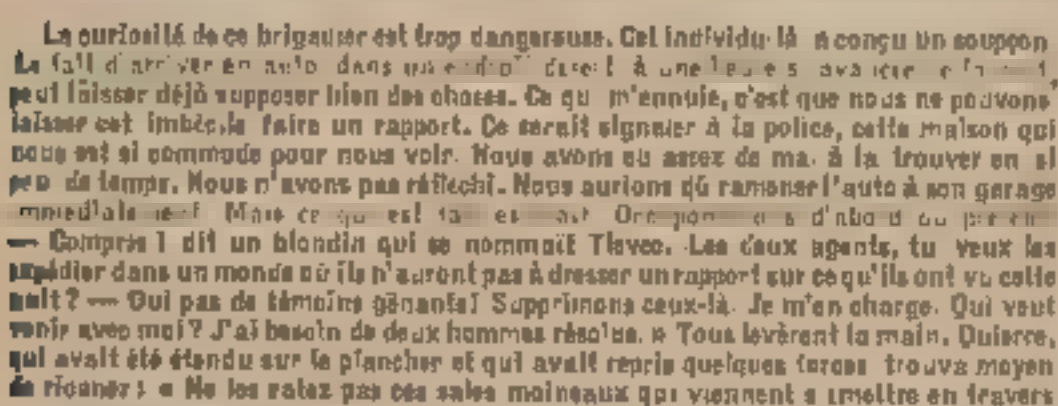
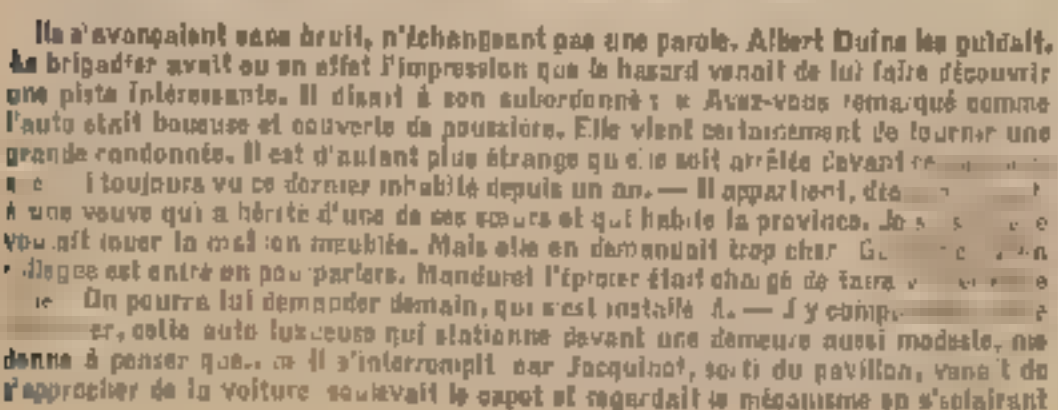
Ils étaient absorbés, les uns et les autres, par cette double opération, lorsque se produisit un phénomène inattendu.

Du puits, une colonne de pétrole jaillit violemment, en trombe. Elle enleva George et Andrew, les fit tourner à une hauteur prodigieuse... Ils poussèrent un même cri d'effroi et retombèrent lourdement sur les poutres de l'échafaudage renversé par l'énorme jet liquide. Ils étaient morts.

L'ingénieur avait, de loin, assisté à ce drame rapide et brutal. Retirer les corps de ses deux enfants qui ballottaient narquoisement les flots de pétrole dansant autour des ruines de l'échafaudage il ne le pouvait sans périr lui-même. Sous ses yeux dilatés de terreur, l'huile minérale s'épandait maintenant, formait une rivière large de dix mètres, une rivière tumultueuse, telle qu'aucun puits n'en avait jamais fourni. La fortune rêvée était là, elle s'enfuyait devant le malheureux incapable de l'arrêter, elle coulait, coulait dans la vallée, affolant les habitants de la région qu'elle menaçait d'empoisonner. Ils accoururent en foule et l'imprudence de l'un d'eux mit le feu au pétrole. Alors la rivière bleuâtre se convertit en rivière de feu; les cadavres des fils de l'ingénieur brûlèrent à quelques pas du père anéanti de douleur. Six mois durant, l'incendie éclata, chaque nuit, la campagne transformée

Le millionnaire Bernard qui habite Paris avec le docteur Fary, doit sa fortune à l'ancien Brésilien. Un ancien compagnon de musée, Albert Duine, qu'il avait perdu de vue depuis 15 ans, possède les preuves de cet assassinat. Il lui fait verser 200 000 francs pour prix de son silence. Le docteur Fary qui est un prodigiste comme Lombard, entreprend de tuer le maître chanteur, Mais ce dernier, qui, sous le nom de « Loup » est le chef d'une bande, réussit à se sauver, sans que le médecin le catche, il

se réfugie dans un asile d'aliénés d'où il sort à regret. A son tour, il fait tomber le millionnaire et son médecin dans un guet-apens leur extorque à nouveau 500 000 francs. Loupgras et l'Ange réussissent à échapper à la séquestration dont ils sont l'objet. A l'héroïque lardage de la nuit où le Loup apprend cette nouvelle, il se trouve à Saint-Mondé avec les membres de sa bande. Quelqu'un frappe soudain à la porte du pavillon où ils se trouvent.

[illegible][illegible][illegible]

CECI INTÉRESSE

*Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille*

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris, la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 411 : Classes Primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Brochure N° 419 : Classes Secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure N° 435 : Toutes les Carrières Administratives.

Brochure N° 450 : Toutes les Grandes Écoles : Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc... Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

Brochure N° 468 : Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaitre dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure N° 485 : Carrières du Commerce : Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténodactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres. Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16^e)



— La pluie va tomber avant un quart d'heure, pronostiqua mon ami Maxime, et je dois t'avouer que je ne sais plus très bien où nous sommes... Loïn du château, à coup sûr... Nous avons eu tort de partir comme cela, sans chiens...

Où, nous avions eu tort. Mais mon ami Maxime m'avait mis presque de force, le

bois « pour tuer le temps, à défaut de gibier », en attendant le retour de M. R., de qui nous étions les hôtes.

Et nous avions marché, marché... Et nous avions brûlé des cartouches. Mon carnet contenait un lapin de garenne, un merle et quelques petits oiseaux; celui de mon compagnon recelait deux perdrix, une pie et trois grives. Ce n'était pas brillant.

— Si seulement nous trouvions une maison pour nous abriter! dit Maxime.

— Une maison habitée, où nous pourrions boire et manger, complétai-je.

Les jambes lourdes, nous avançions dans le sentier qui décrivait ses méandres parmi les fourrés. Tout à coup nous poussâmes la même exclamation joyeuse :

— Sauvés!

A travers les branchages, nous venions d'apercevoir un bâtiment gris recouvert d'ardoises. Deux minutes plus tard, nous frappions à la porte. Un

homme vint ouvrir. Nous lui expliquâmes brièvement notre cas.

— Entrez, messieurs, sourit-il. Je suis seul, et ma cuisine pourra vous sembler peu délectable.

— Nous vous aiderons, déclara Maxime.

Effectivement, nous nous mîmes tous les trois à plumer grives et perdrix; je dépouillai et j'embrochai le lapin. Devant les pièces rôties, nous nous attablâmes bientôt. Il y avait un petit vin rosé dans les bouteilles, et dehors la pluie tombait, tombait... Notre commensal était aussi gai qu'obligeant, et sa mine ouverte, sa conversation aisée, indiquaient qu'il avait plus d'instruction et d'éducation que la plupart des paysans de la contrée. Les tableaux accrochés au mur étaient peints sur toile, et l'un d'eux attira particulièrement

notre attention. Nous lui expliquâmes brièvement notre cas.

— Entrez, messieurs, sourit-il. Je suis seul, et ma cuisine pourra vous sembler peu délectable.

— Nous vous aiderons, déclara Maxime.

Effectivement, nous nous mîmes tous les trois à plumer grives et perdrix; je dépouillai et j'embrochai le lapin. Devant les pièces rôties, nous nous attablâmes bientôt. Il y avait un petit vin rosé dans les bouteilles, et dehors la pluie tombait, tombait... Notre commensal était aussi gai qu'obligeant, et sa mine ouverte, sa conversation aisée, indiquaient qu'il avait plus d'instruction et d'éducation que la plupart des paysans de la contrée. Les tableaux accrochés au mur étaient peints sur toile, et l'un d'eux attira particulièrement

notre attention. Nous lui expliquâmes brièvement notre cas.

— Entrez, messieurs, sourit-il. Je suis seul, et ma cuisine pourra vous sembler peu délectable.

— Nous vous aiderons, déclara Maxime.

Effectivement, nous nous mîmes tous les trois à plumer grives et perdrix; je dépouillai et j'embrochai le lapin. Devant les pièces rôties, nous nous attablâmes bientôt. Il y avait un petit vin rosé dans les bouteilles, et dehors la pluie tombait, tombait... Notre commensal était aussi gai qu'obligeant, et sa mine ouverte, sa conversation aisée, indiquaient qu'il avait plus d'instruction et d'éducation que la plupart des paysans de la contrée. Les tableaux accrochés au mur étaient peints sur toile, et l'un d'eux attira particulièrement

notre attention. Nous lui expliquâmes brièvement notre cas.

— Entrez, messieurs, sourit-il. Je suis seul, et ma cuisine pourra vous sembler peu délectable.

— Nous vous aiderons, déclara Maxime.

Effectivement, nous nous mîmes tous les trois à plumer grives et perdrix; je dépouillai et j'embrochai le lapin. Devant les pièces rôties, nous nous attablâmes bientôt. Il y avait un petit vin rosé dans les bouteilles, et dehors la pluie tombait, tombait... Notre commensal était aussi gai qu'obligeant, et sa mine ouverte, sa conversation aisée, indiquaient qu'il avait plus d'instruction et d'éducation que la plupart des paysans de la contrée. Les tableaux accrochés au mur étaient peints sur toile, et l'un d'eux attira particulièrement



matin, un fusil entre les mains, et il m'avait entraîné vers le



notre attention. Il représentait un enterrement au XVII^e siècle et les gens du cortège, au lieu de paraître tristes, avaient un



air réjoui, narquois, qui n'était pas dû à la maladresse du peintre.

— Pourquoi ces gaudards-là ricanent-ils derrière un cer-cueil? demanda Maxime.

— C'est à cause du poulet truffé, répondit le propriétaire du tableau.

Nous ne comprenions pas. Notre hôte poursuivit :

— Je tiens cette toile de mon grand-père, lequel la tenait de son aïeul qui était cuisinier chez le procureur Marjetton. Ce procureur, quoiqu'il possédât une grosse fortune, n'avait pas son pareil pour l'avare. Il n'eût confié à personne les clefs de son coffre-fort, pas même celles du buffet où il rangeait les confitures qu'il achetait lui-même. Je ne jure-

CYCLISTES,

Voici la lanterne rêvée!

Plus de lampions d'une durée éphémère; la fréquence de leurs remplacements arrive à la rendre coûteuse.

Notre lanterne à bougie en verre embouteillé, sans soudure, est simple, robuste et élégante.

Notre lanterne à bougie est démontable et se met facilement en poche, elle a son porte-lanterne mesable, démontable, qui s'adapte sur le guidon.

Notre lanterne à bougie est de toutes les lanternes la meilleure marché, elle est à la portée de toutes les bourses et rend les plus grands services à tous. Se servir de la 1/2 bougie cylindrique.

Notre lanterne est envoyée **5 francs.** franco contre la somme de **0 fr. 25 en plus pour l'étranger.**

Bague scarabée porte-bonheur
Or sur argent contrôlé

Modèle nouveau, très à la mode, modeste but. Cet article d'une fabrication très soignée est vendu au prix exceptionnel de

7 fr. 50

Ajouter 0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

POUR 9 FR. 75

Une jolie trousse de poche extra-plate en cuir comprenant :

- 1 paire ciseaux à ongles,
- 1 canif nickelé,
- 2 lames,
- 1 lime.

Francs contre mandat de 9 fr. 75

0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

NECESSAIRE DU PARFAIT POILU

Pour le prix incroyable de 6 francs, nous livrons franco

une trousse garnie, comprenant :

- 1 rasoir mécanique de très bonne fabrication;
- 1 savon à barbe antiseptique;
- 2 lames;
- 1 blaireau.

Ajouter 0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

MICROSCOPE Vulgarisateur

Grossissant 100 fois en diamètre.



Servant à la fois le jouet scientifique et d'appareil d'observation pour études simples de structures et de cultures.

L'appareil est en métal poli avec objectif achromatique; un oculaire; glass pour réglage télescopique; 3 verres pour examen des préparations.

Livré en coffret rotatif, façon acajou.

Unique, au prix de **39 fr. 75 francs**

Ajouter 2 francs pour l'étranger.

**CHAÎNE**
Gentleman

Dorée au mercure. Inaltérable.

Cet article, d'un dessin fin et joli, est très soigné comme fabrication. C'est une occasion rare au prix de **12 francs.**

Le nombre en est limité. Se hâter, pour en profiter.

0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

6 X 9

Appareil donnant de TRÈS BONS CLICHÉS.



C'est au prix modique de 35 fr. pour permettre à tous de posséder la photographie (à titre temporaire) le modèle des appareils coûte 125 francs.

L'appareil est de format 6 X 9, livré avec 6 châssis, objectif achromatique excellent, sans la

poche et l'instantané, tout d'un prix, présenté en boîte garnie, façon cuir.

Francs : 35 francs.

2 fr. 25 en plus pour l'étranger.

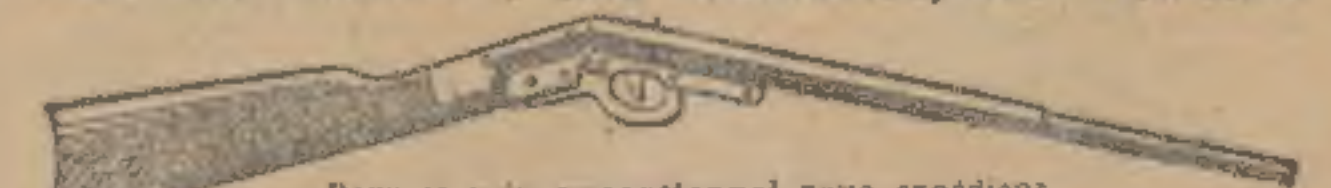
LE PHÉNIX

MAGNIFIQUE PORTE-PLUME réservoir à remplissage automatique, Plume plaquée or. — Système perfectionné. — Fabrication française.



Prix franco : 6 francs.

Pour 23 francs : UNE CARABINE, 450 PLOMBS.



Pour ce prix exceptionnel nous expédions contre mandat de 23 francs : 1° Une carabine à air comprimé, d'un modèle nouveau, de fabrication parfaite et d'une précision absolue : elle se charge à volonté à balle ou à flèche. On l'emploie avec le même succès comme carabine de salon ou au plein air pour chasser le petit gibier. Le canon est en acier nickelé et renforcé; elle mesure 75 centimètres de haut; 2° Un sac de 50 plombs; 3° A titre de prime, deux sacs supplémentaires contenant 400 plombs. La douzaine de fléchettes, franco : 3 francs 4 fr. 50 en plus pour l'étranger.

LA DERNIÈRE CRÉATION

Médaille d'Or du Concours Lépine.



Fillettes!... voici

"DOLLY MYSTÈRE" dont nous vous annonçons la naissance : poupée nouvelle, taille 29 centimètres, corps entièrement articulé, tête porcelaine fine, perruque en vrais cheveux, elle se distingue de toutes les autres par ses yeux, qui, au lieu de s'ouvrir et de se fermer en hochant ou en relevant la poupée, prennent toutes les positions au moyen d'un ingénieux mécanisme placé dans le corps de la poupée et manœuvré par un petit levier dissimulé dans le dos, ce qui permet de lui donner toutes les expressions de la vie.

Triomphe du bon marché prix : **13 francs.**

Port et emballage : 2 francs.

Ajouter pour l'étranger 2 fr. 50 en plus Orient, Extrême-Orient, Afrique, Amérique: port et emballage: 15 francs

LE COUVERT DE BÉBÉ

Couvert en bronze d'aluminium doré, inoxydable, virole finement ciselée, manche en galalithe de couleur, article solide et inoffensif pour les enfants. Peut servir de service à fruits ou à gâteaux.

Prix des deux pièces en boîte :

9 francs.

Par douzaines, conditions spéciales.

BLAGUE A TABAC
caoutchouc

Forme pochette, grand modèle, nuances rouge, or, marbre, bonne qualité, au prix exceptionnel de **4 fr. 75.**

0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

Pour tous ces articles, adresser commandes et mandats à M. E. MIQUEL, 111, Bd de Ménilmontant, Paris (XII). Aucun envoi contre remboursement ni contre timbres.



Achille Costaud et son chien Bouhoule se laissent glisser sur la rampe de l'escalier qui mène au rez-de-chaussée se dirigeant à toute vitesse vers le sol. « Qu'est-ce que c'est que cet acrobate ? » se demande alors un voyageur qui descend tout doucement et qui au passage a été boucoulé. Moi qui croyais que cet hôtel était très bien tenu, je m'aperçois que je me suis trompé. » Quant à Costaud, il se dit : « J'ai peut-être eu tort d'employer ce mode de locomotion, car ça pourrait bien mal finir. Je ne suis plus maître de ma vitesse. Pourvu que je ne me casse pas la margoulette ! » Quand le chien et Achille parviennent en bas, ils passent par-dessus la boule de cuivre qui ter-



mine la rampe et vont faire un atterrissage des plus soignés. « Je crois, pâlissait Costaud, que pour un gadin, c'en est un. N'importe quel acrobate n'en ferait pas autant, je n'ai rien qu'un peu d'émotion, ce qui n'est pas grand'chose. Le diable, lui, s'en tire encore mieux que moi. Il est en casuliche, et bouge-tu. » Le gérant accourt et se lard de rire en reconnaissant Costaud sous son déguisement. « C'est trop rigolo, dit-il, j'aurais payé ma place que je ne m'amuserais pas autant. C'est extraordinaire, je n'en reviens pas, vous savez. »



Le gérant, après s'être calmé, reprend : « Et maintenant, parlons de choses sérieuses: vous avez une telle dégoûte en femme de chambre, et surtout avec votre chien, que je ne dois pas m'avancer beaucoup en disant que vous êtes certainement la grande attraction de la maison. Je vous engage donc et je reconnais humblement que j'aurais fait une rude bêtise si je vous avais laissé passer votre chien. Tenez, mon garçon, ce plutôt ma fille, voici de l'argent pour sceller notre accord. Il faut vous dire que les gens par ici sont assez originaux et que je suis sûr que vous aurez beaucoup de succès. »



effroyables ralentissent dans le corridor et une femme en un costume assez léger accourt. « Sauvez-moi, monsieur, dit-elle au gérant, venez au plus vite dans ma chambre. — Mais que s'y passe-t-il donc ? questionne le benhomme, on a voulu vous assassiner ? — Pire, réplique la dame, venez vite, je vous dis. Il n'y a pas une seconde à perdre. » Immédiatement le gérant, suivi d'Achille Costaud et de Bouhoule, se précipite. « Ça va barder, songe Costaud, je me tiendrai derrière le gérant s'il y a du danger, c'est lui qui liinquera de cette façon. »



La femme d'arrête net sur le seuil de la chambre et d'une voix tragique déclare : « Regardez, monsieur, regardez, mademoiselle ! Croyez-vous que c'est alors ? Moi je ne peux souffrir ces bêtes-là. Vous pouvez vous moquer de moi, c'est ainsi et vous n'y changerez rien. J'ai chassé le tigre avec mon mari dans la jungle de l'Inde, et je n'ai eu peur, mais de voir un de ces animaux dans ma chambre, je serais capable de aller je ne sais quel excentricité. Ça me met dans tous mes états. De grâce, faites partir ce rat. » Le gérant et Costaud trouvent que la dame va un peu fort, mais comme c'est une cliente, ils n'osent rien dire. « Calmez-vous, madame, répond le gérant au

bout d'un instant, je vais faire le nécessaire pour vous débarrasser de ce rongeur. Vous ne risquez rien. La femme de chambre et moi, sommes là pour vous défendre. Tout va se passer pour le mieux. » Le rat ne semble pas se rendre un compte exact des dangers qu'il court. Bouhoule apparaît soudain. Comme Achille l'a peintururé en zèbre, le rat est épouvanté et se demande quel est ce singulier animal qui se présente devant lui. Quant à Bouhoule, il songe : « Décidément, les rats d'Australie ont la même tremblote que les rats d'Europe. Ils sont tous émochés. »



Le rat a préféré prendre la fuite, sans attendre de faire plus ample connaissance avec Bouhoule. Le chien s'est aussitôt précipité à sa poursuite. « Ouf vous disais-je, madame, déclare immédiatement le gérant, vous n'avez rien à craindre. Voyez comme mon hôtel est bien organisé. Je dispose d'un animal spécialement dressé pour tuer les rats et les souris. Si vous avez encore peur cette nuit, je me ferai un plaisir de vous le prêter et il couchera sur votre chambre de lit. Vous n'avez qu'un mot à lire au bureau de l'hôtel et vous serez servie à souhait. » Costaud a fort envie de presser. Il n'admet pas qu'on dispose de son chien sans son autorisation. Toutefois,

pensant qu'il a besoin de gagner sa vie, il se tait et regarde les exploits de Bouhoule. Ce dernier a suivi le rat qui s'est réfugié dans les rideaux de la chambre. « Si tu crois que ça va se passer ainsi, se dit Bouhoule, tu te trompes. Je te ferai voir que je ne suis pas manchot et que tu n'as beau te hisser jusqu'au plafond, ce n'est pas ça qui te sauvera. » Le chien saute si bien les rideaux, que le rongeur tombe sur une table. Bouhoule s'y saut et, en fracassant les objets qui s'y trouvent, finit par empoigner l'ennemi et lui secoue les reins.

(A suivre.)

Loup, Charairo, Scaux.

Le Gérant : EMILE BEUVE.